

VUE D'AUDENARDE.

CHAPITRE IX.

Empereur et paysan.

Ce qui influait surtout sur le caractère de Charles-Quint, c'étaient ses rapports avec le peuple.

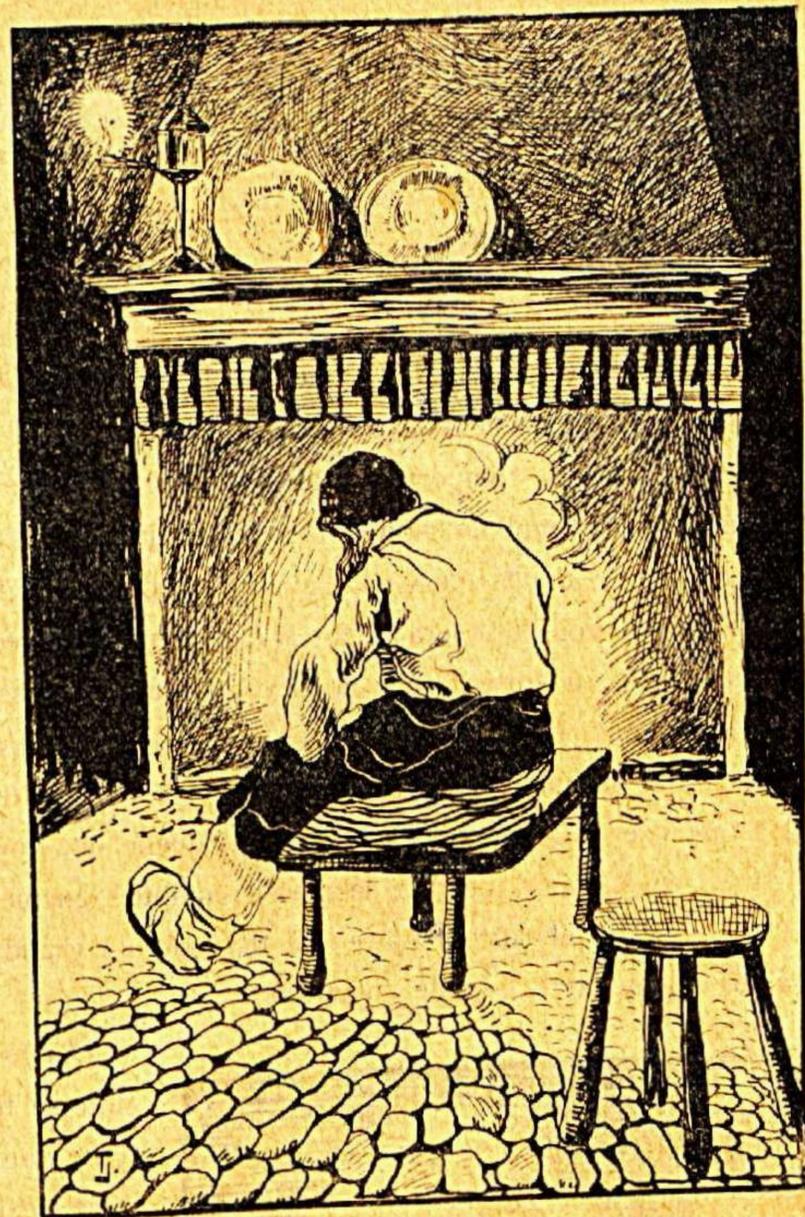
Dès l'enfance — il n'avait que douze ans quand il disparut un soir et fut retrouvé « A la grappe de raisins » rue Haute, à Bruxelles, — il aimait à quitter tout seul, sans la moindre escorte, la demeure impériale et à se mêler aux ouvriers, ou, loin du tumulte des villes, il allait prendre un verre dans une auberge de la banlieue.

Ceci l'a conduit souvent dans une position critique. Souvent, sa vie n'a tenu qu'à un fil, et parfois ce n'est que par un hasard qu'il fut sauvé.

Mais le plaisir et l'agrément que Charles-Quint ressentait en d'autres occasions, étaient trop grands pour qu'il puisse se résoudre à suivre les conseils de son entourage.

Charles-Quint était Gantois, ami du plaisir et quoi qu'on fasse, jamais un Gantois ne perdra son joyeux caractère.

L'empereur, a été engagé très tôt dans des guerres contre ses voisins les Français.



....L'unique consommateur qui se chauffait devant l'âtre. (page 170).

Certain soir il quitta son armée, campée devant Tournai, et, en allant vers Audenarde, il passa par Renaix.

Comme d'habitude, l'empereur avait effectué ce trajet sans escorte ; de la sorte, vêtu comme un simple gentilhomme et même comme un bourgeois, il restait inconnu et pouvait se mêler aux gens des campagnes et savoir la vérité. Il avait remarqué souvent qu'en sa qualité de prince il était ou flatté ou craint plus qu'il ne convenait à un prince qui désire être instruit de toute chose.

Ce jour là, le vent d'automne lui soufflait au visage et lui faisait désirer de pouvoir prendre quelque breuvage réconfortant.

Il chantonnait la complainte populaire, qui, en ce moment, était bien en harmonie avec son estomac tiraillé par la soif :

Ma mère, voici le roi !

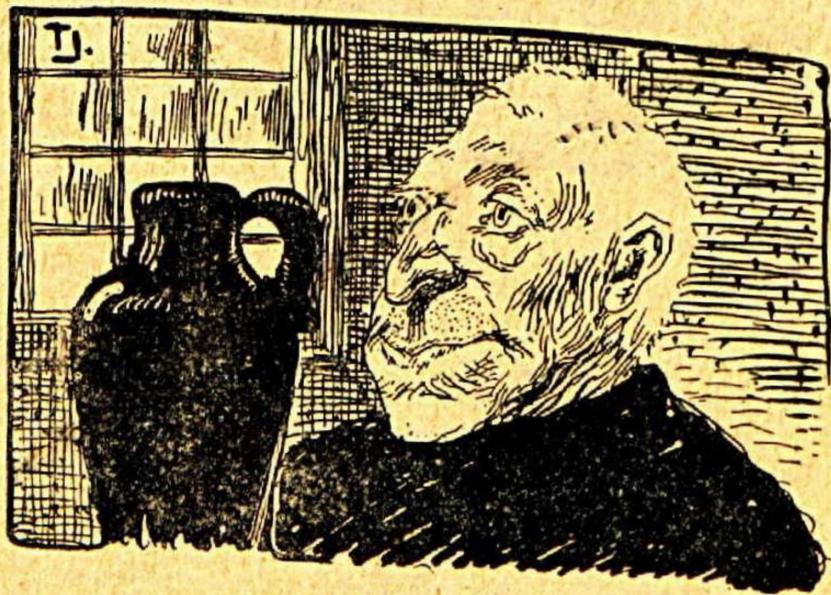
Verse lui donc à boire

De ton meilleur vin.

Emplis ton plus grand verre !

Il franchit le seuil d'une auberge rustique, dont les volets verts et les rideaux blancs invitaient gracieusement le passant à entrer.

L'enseigne « A mi-chemin » comportait également une invitation au repos. Elle signifiait : vous avez accompli la moitié du trajet qui sépare deux villages, vous pouvez bien vous arrêter un instant et boire une chopine qui vous remontera le moral et vous donnera la force d'accomplir la seconde partie du chemin. Et au surplus, à votre départ nous vous souhaitons bon voyage. Qui donc peut passer sans entrer une auberge portant une telle enseigne ? Un Empereur même ne le saurait. Les petites dalles rouges, couvertes ça et là de sable fin ; la haute cheminée sur le manteau de laquelle on voyait reluire des cruches de cuivre et des plats d'étain ; le massif comptoir encombré d'une foule de pots et de gobelets, et surtout l'âtre où flambait un grand feu, donnaient un air gai et engageant à la salle commune.



Derrière le comptoir se trouvait la patronne, le tricot à la main, échangeant de temps en temps quelques paroles avec l'unique consommateur qui se chauffait devant l'âtre, humant parfois une bonne lampée de la bière

mousseuse, qui emplissait un grand pot placé devant lui sur une table.

L'homme se retourna à l'arrivée du cavalier, qui avait attaché son cheval à l'anneau scellé dans le mur.

Cela lui fit plaisir de voir quelqu'un, et sa loquacité se donna immédiatement carrière.

— Bonjour, Messire ! lança-t-il, comme s'il connaissait l'empereur depuis

de longues années. Le temps est rude pour voyager, camarade !

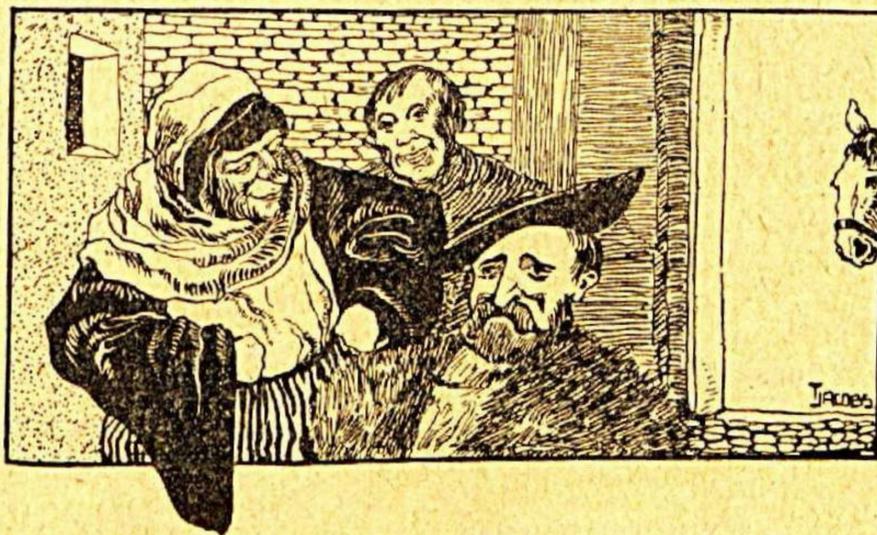
— Il fait plus agréable à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'ami. répondit Charles-Quint, charmé de trouver là quelqu'un à qui parler sans être reconnu.

De plus, le paysan avait une figure rebondie et joviale, et semblait avoir de la santé à revendre.

Une blouse bleue couvrait ses larges épaules.

— Asseyez-vous près du feu, dit le paysan, en reculant sa chaise.

— Que faut-il vous servir, Messire ? demanda la patronne.



— Ne pourriez-vous me chauffer un peu de vin ?

— Certainement, combien ?

— Mais, un bon pot, j'ai soif ?

— Deux litres ?

— Oui, ma bonne femme. Préparez en plutôt quatre.

— Sapristi, messire, je crois que vous cherchez à vous enivrer, dit le paysan.

— Mais non !

— Quatre litres de vin ! Il y a de quoi !

— C'est dommage. Je pensais que vous en vouliez bien un gobelet.

Le paysan sourit et fit claquer la langue d'un air allèché et gourmand.

— Une offre aussi aimable ne se refuse pas, dit-il, surtout par un temps pareil. Vous venez de bien loin, sans doute. ? D'où ça ?

L'Empereur ne s'étonna pas de la question, qui ne semble impolie qu'au citadin ; c'est l'habitude des campagnards, de vous demander à brûle-pourpoint d'où vous venez, ce que vous y aviez à faire, et où vous allez.

Si vous ne répondez que par oui ou non, on vous posera bien vite des questions concernant votre famille, votre profession, si vous êtes marié ou non.

Ce ne sont pas les journalistes d'aujourd'hui qui ont inventé l'interview. Il existe depuis des centaines d'années à la campagne.

— Mais je viens de Tournai, mon ami.

— Ah ! mais on se bat par là.

— Oui, je crois que ça chauffe.

— Vous pensez ? Moi, je ne suis pas de votre avis.

— Non ? Et pourquoi donc ?

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose ?

La paysan rapprocha quelque peu sa chaise, et frappa de la main le genou de l'Empereur.

— C'est une affaire faite !

Charles regarda son interlocuteur sans savoir où il voulait en venir.

— Est-ce compris ?

— Non, pas complètement, mon ami.

— Le roi de France peut plier bagage, avant deux moi d'ici il sera battu comme plâtre.

— Vous croyez ?

— Je ne le crois pas. Je le *sais*.

— Que me dites vous là ! s'écria l'Empereur, faisant l'étonné.

— Je vous dis que je le sais, Messire. Je le tiens même d'un personnage de la cour.

— Oh ! en ce cas, il n'y a plus de doute.

— Notre Empereur, camarade, n'est pas le premier venu, permettez-moi de vous le dire. Son plan est de mettre la main sur toute la terre, et il y réussira ! Il veut commencer par la France. De là il passera en Angleterre. Ces milords ne valent rien ! De là en Turquie et peut-être plus loin encore !

— Oh la la !

— Il ira jusqu'en Amérique. C'est là son plan.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites là ?

— Je le tiens d'un courtisan, mon petit Monsieur. De quelqu'un qui voit chaque jour l'Empereur d'aussi près que je vous vois maintenant.

— C'est fort !

— Oui, mais notre Empereur, voyez-vous, on n'en a jamais vu de pareil !

— Vous croyez ?

— On le voit d'ailleurs à sa mine.

— Vous l'avez déjà vu ?

— Certainement.

— Où ça ?

— A Bruxelles !

— Oh ! vous êtes allé à Bruxelles. Je ne l'ai jamais pu mener si loin.

L'hôtesse apportait en ce moment le vin, qui lançait d'odorantes vapeurs et sentait bon la cannelle.

Charles-Quint fit apporter deux verres et les remplit. Il trinqua avec le paysan et tous deux burent à leur santé réciproque.

— Donc vous n'êtes jamais venu à Bruxelles, continua le paysan. Eh bien, Messire, je le regrette pour vous. En ce cas, vous n'avez encore rien vu.

— Bruxelles est donc une bien belle ville ?

Le paysan se remua sur sa chaise avant de pouvoir continuer.

— Une belle ville ! Personne au monde ne pourrait décrire pareille splendeur.

— Et grande également ?

— Ne m'en parlez pas. Je suis un des grands marcheurs de la contrée, la patronne peut vous témoigner celà, pas vrai, Marie ? demanda-t-il en se tournant vers la femme.

Celle ci répondit affirmativement, comme de juste, et confirma que tout le monde estimait Baldric un vaillant piéton.

— Et bien, continua le laboureur, j'ai marché deux jours durant ; je puis même dire que j'ai couru les rues jour et nuit : je ne suis pas parvenu à voir toutes celles où il n'y a que palais et châteaux, car je n'ai pas pris la peine de visiter les autres quartiers.

— C'est évident !

— J'ai compté au moins plus de deux mille palais.

— Est-ce Dieu possible !

— Mais celui de l'empereur dépasse tout ce que vous pouvez rêver !

— Est-il donc si beau ?

Le paysan ferma les yeux un instant, comme s'il devait se recueillir pour pouvoir évoquer toutes ses splendeurs.

— Je n'en ai pu voir que l'extérieur, dit-il modestement.

— Celà se comprend !

— Les murs sont tout entiers de marbre blanc et couverts de plaques d'or.

— Celà doit être très précieux.

— Les colonnes sont d'argent fin, ciselées par les plus illustres orfèvres et les fenêtres sont en diamant.

— Ciel !



— Je ne le vous dirais pas, Messire, si je ne l'avais vu de mes propres yeux. A votre santé ! Quand le soleil donne là dessus, quel spectacle ! Vous ne pourriez regarder cela sans être aveuglé ! Ou il faut y être habitué. Autour du palais s'étend un jardin ; voyons... grand comme... c'est difficile à dire ! Mais il ne faut pas me parler du paradis terrestre ! Il ne pouvait pas être si beau. Santé !

— A la vôtre !

— Hm ! Où en étais-je ? demanda le paysan, dont les joues étaient déjà rouges comme les flammes de l'âtre.

— Au jardin du palais.

— Précisément ! Eh bien, il y a là des arbres, hauts de cent coudées ! Vous n'avez pas vu Anvers non plus, j'imagine ? Sachez, camarade, qu'on y a travaillé cent ans à construire une tour, qui est achevée maintenant, et que j'estime à cinq cents coudées au moins — les arbres ne sont pas si haut que cela, mais pourtant... ils y atteignent presque ! Et tous d'un bois si précieux... Il n'y a là que des arbres en bois de palissandre, d'ébène... que sais-je ! Il y en a un surtout, Messire, mais sans mentir, il faut que le temps soit exceptionnellement clair pour que vous puissiez en voir le sommet !

— C'est merveilleux !

— La tête me tourne encore quand j'y pense. Santé ! Personne ne saurait vous dire tout ce qui grouille et vole dans les feuillages de ces arbres. J'y ai vu des paons avec des queues plus hautes que des maisons, et avec des escarboucles et des diamants véritables sur les plumes. Des faisans !... Hauts comme ça ! Des aigles grands comme des lions ! Des lions grands comme des éléphants...

— Et des éléphants grands comme...

— Comme une église, Messire, répondit imperturbablement le paysan. Et j'ai vu tout ça de mes propres yeux. Ce ne sont pas des contes, camarade !...

Et puis des millions de canaris, de rossignols, de perroquets, de roitelets et Dieu sait tout ce que j'oublie encore de citer. Il y aussi là une allée de rosiers, mais des rosiers dont les tiges ont la dimension des troncs de chênes centenaires, Messire, et si vous pouvez découvrir une seule feuille parmi les fleurs, je suis prêt à me laisser décapiter !

Et pour ajouter plus de poids à ses paroles, le paysan fit comme s'il tenait réellement un couteau de la main droite et fit le geste de se couper la tête.

— Buvez donc ! dit l'empereur.

— A votre santé !... Où en étais-je ? Ah ! je ne vous ai pas encore parlé des animaux qui courent là.

— Si, si ! Des aigles, des lions, des éléphants...

— Des crocodiles, des tigres, des licornes, des dragons qui vommissent du feu... mais tous doux comme des moutons. Voyez-vous cette main, l'ami ?

Et le paysan étendit sa lourde main.

— Oui.

— Eh bien, avec *cette* main là j'ai caressé un lion et deux dragons,

— Voilà une chose que je n'oserais pas faire ! répliqua l'empereur,

qui était obligé de boire de temps en temps pour ne pas éclater de rire.

— Et quand l'empereur va au jardin ! C'est ça qu'il faudrait voir !

— Qu'arrive-t-il alors ?

— Toutes ces bêtes se précipitent sur lui pour le lécher et le caresser. Le prince fut tenté de répondre que cela ne devait être particulièrement agréable, mais il préféra demander :

— Mais où avez-vous vu l'empereur ?

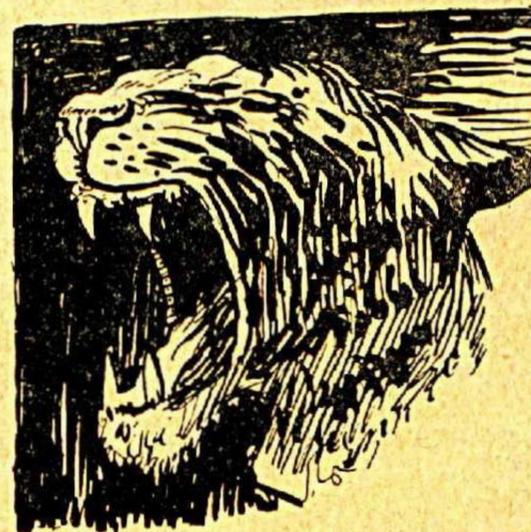
— En rue.

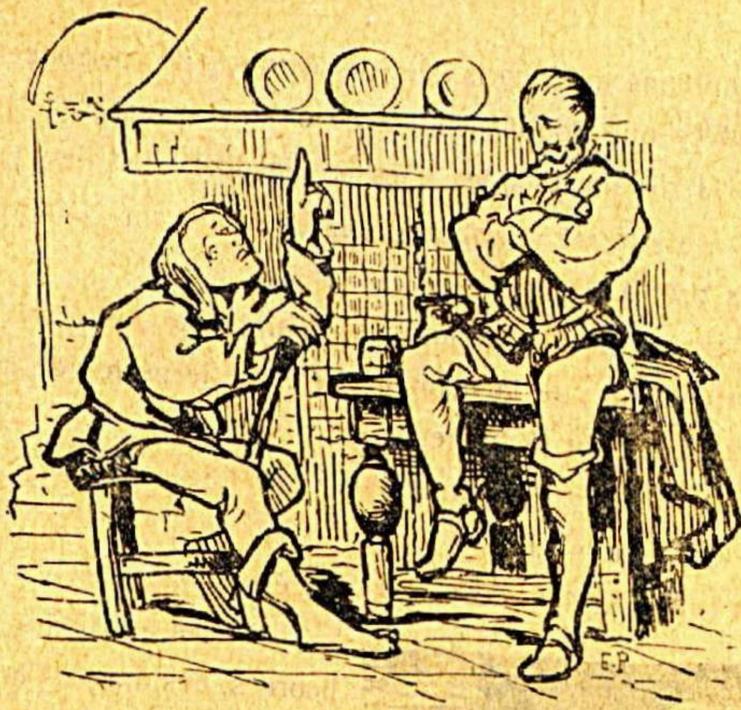
— Quelle mine a-t-il ?

— Il est encore jeune. Mais c'est un fameux gaillard !

— Il était richement vêtu sans doute ?

— Vous pouvez vous imaginer cela. L'expliquer, voilà chose impossible. Je me rappelle seulement qu'il avait un long manteau de pourpre. Et sur la





tête il portait une énorme couronne d'or pur, pleine de diamants, et devant il y avait un diamant gros comme mon poing.

Baldric posa un instant son poing robuste sur la table et continua ensuite :

— De la main gauche il portait un sceptre d'or et de la droite un globe surmonté d'une croix... le tout en or ! Autour de lui marchaient ses gardes d'honneur, qui étaient tous en drap argent.

— Et c'est ainsi que Charles-Quint se promenait dans la rue ?

— Oui.

L'empereur dut de nouveau se rabattre sur son gobelet pour ne pas éclater, et, heureusement, il avala de travers.

Il se voyait, la couronne sur la tête, en manteau de pourpre, sceptre en main, se promener à travers Bruxelles, entouré de gardes du corps. Non ! s'il n'avait pas avalé de travers il lui eut été impossible de garder son sérieux.

— Santé ! répéta le paysan en vidant son verre, que le prince emplît de nouveau.

— D'où êtes-vous, Baldric ?

— De Renaix, messire.

— Cultivateur ?

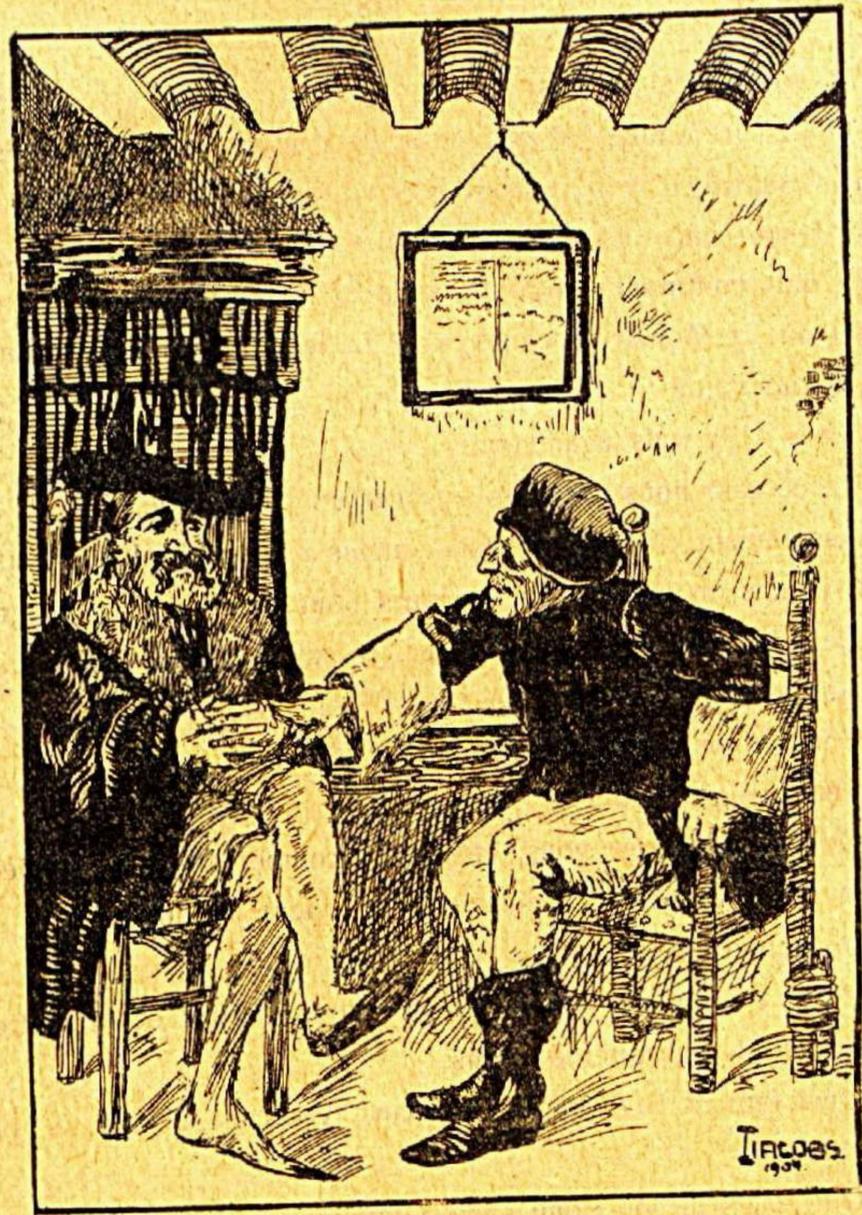
— Pour vous servir. Et vous ?

— Je suis Gantois.

— Ah ! Et que faites vous ?

— Moi ! Je suis empereur !

Le paysan rit de bon cœur.



...ET FRAPPA DE LA MAIN LE GENOU DE L'EMPEREUR. (PAGE 172).

— En voilà une bonne ! s'exclama-t-il. Vous me plaisez. Mais que faisait votre père ?

— Il n'était que roi. (1) Mais mais mon grand-père l'a mené plus loin. Le paysan riait ferme.

— Il était peut-être pape ? ricana-t-il.

— Non, empereur. (2) Mon précepteur, lui, je l'ai fait pape. (3)

— En voilà une famille ! continua le paysan. Et votre sœur ?

— Ma sœur est reine. (4)

(1) Philippe le beau.

(2) Maximilien d'Autriche.

(3) Adrien d'Utrecht.

(4) Marie de Hongrie.

- Et vos autres parents !
- Toute ma famille est composée de princes et de princesses. Jamais Baldric n'avait rencontré gentilhomme d'aussi joyeux caractère. Il ne restait plus rien des quatre litres de vin.
- Je dois continuer ma route, mon ami, dit l'empereur.
- Et où va Monsieur l'empereur ? fit le laboureur, d'un ton badin.
- A Audenarde.
- Tiens ! j'y vais également.
- En ce cas, nous pouvons voyager en compagnie.
- Assurément, Messire. Je n'ai jamais rencontré plus joyeux farceur que vous. Si jamais on institue un concours pour trouver le plus grand menteur du pays, je vous engage à y participer. Je suis persuadé que *vous* remporterez le prix, dit le paysan.
- Vous croyez, répliqua l'empereur en riant.
- J'en suis persuadé.
- Oui, je crois que vous êtes très compétent en la matière, car vous êtes un menteur expert. Et pourtant il me vient un doute.
- Pourquoi cela ?
- Parce que je crains que vous ne vous mettiez de la partie et que personne ne saurait le gagner de vous.
- Quel farceur ! ricana le paysan. Vous me plaisez de plus en plus, Messire !
- Oui, mais le soir commence à tomber et il est temps de partir.
- Nous filons ! répliqua le paysan en se levant.
- Il n'y a qu'une difficulté, dit l'empereur.
- Et laquelle ?
- Mon cheval m'attend dehors et vous ne pouvez pas m'accompagner à pied.
- Cela est regrettable en effet, dit Baldric, dont le visage se rembrunit.
- Et vous aimeriez à être à Audenarde avant la tombée du soir ?
- Mais oui, car je dois être rentré à Renaix avant la nuit.
- Eh bien ! J'ai un moyen. Je vous prendrai en croupe.
- Mais est-ce que votre cheval est bien de taille à porter deux cavaliers ?
- Jugez-en vous même.
- Oui, je vais voir un peu votre bête.
- Pendant que l'empereur payait la dépense, le laboureur sortit, mais il rentra bientôt.

- Messire, dit-il, vous avez là un cheval dont je n'ai jamais vu le pareil. C'est une belle bête. Si j'en avais une de cette trempe là, je ne devrais pas aller à Audenarde acheter l'une ou l'autre vieille rosse.
- Ah ! vous aller acheter un cheval ?
- Oui, mon cheval est mort la semaine dernière. C'est une grande perte pour moi, Messire ! Les années grasses sont finies pour le paysan, voyez-vous, et quand vous avez un peu de malheur, il faut tirer le diable par la queue.
- Votre caractère ne s'en ressent guère pourtant, Baldric !
- Non mon ami, je ne me laisse pas abattre par là ; mais avant votre arrivée à l'auberge j'en étais à regarder la flamme, tant j'étais irrésolu.
- Et pourquoi ?
- Mais j'ai quelques carolus d'or en poche, que j'ai eu bien de la peine à réunir cet été. C'était une poire pour la soif, en prévision des mois d'hiver. Je me disais : que dois-je faire ? garder l'argent et ne pas acheter de cheval ? En ce cas je suis sûr de ne pas souffrir de la faim d'ici au printemps ; mais d'un autre côté, comment irais-je au marché, chaque vendredi ? Et c'est demain vendredi, donc c'est demain que la bête doit y être ! Je crois que le bon Dieu vous a envoyé vers moi, messire, pour me décider.
- Et comment ?
- Mais, le bon verre de vin que nous avons bu ensemble et votre conversation agréable m'ont fait voir l'avenir sous un jour plus engageant. Je me dis que je parviendrai bien à passer l'hiver, et je ne puis pas me passer de cheval. Ce soir encore je veux en avoir un à l'écurie et demain il me conduira au marché. Votre offre de me prendre avec vous m'enlève toute hésitation. C'est là la preuve qu'il doit en être ainsi !
- Cela va ! répliqua l'empereur, mais ne perdons pas plus de temps, car il me semble que l'obscurité viendra bientôt.
- En avant ! cria le paysan. Bonjour, Marie ! et il salua amicalement l'aubergiste. Si vous êtes encore levée ce soir, à mon retour, je viendrai encore prendre un verre.
- Charles-Quint détacha son cheval et sauta en selle.
- Venez, mon ami ! dit-il alors au paysan.
- Hop ! cria celui-ci, et saisissant la selle de la main droite, et la queue du cheval de la main gauche, il sauta sur le dos de la bête sans devoir se servir de l'étrier.

L'empereur et le paysan chevauchaient le même coursier, qui était d'ailleurs un étalon de force à porter allègrement ce double fardeau.

L'empereur sourit intérieurement.

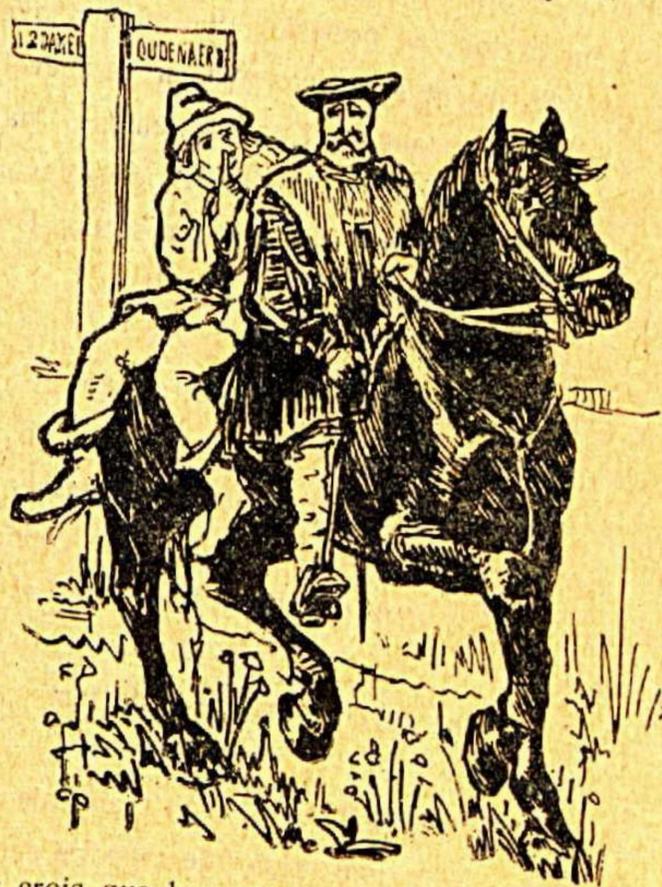
Si sa cour le voyait ainsi ?

Le crépuscule commençait à tomber. Le ciel de novembre projetait une ombre mélancolique sur le sol.

Deci delà la fumée tourbillonnait joyeusement au-dessus des maisons, tandis que les arbres ployaient leurs troncs dénudés sous les rafales.

Mais ces impressions d'automne n'étaient pas de force en présence de la joyeuse humeur où le mettait l'impression de la situation.

Le vin l'avait réchauffé et il se sentit d'excellente humeur, et tenta de continuer sa conversation avec le paysan.



— Ainsi, Baldric, tu vas demain au marché ?

— S'il plait à Dieu, Messire

— Et si vous ne trouvez pas ce soir un cheval à votre goût ?

— J'en trouverai bien un !

— Vous en avez un en vue, peut-être ?

— Non, camarade. Et pourtant je ne m'en inquiète pas.

— Pourquoi ?

— Mais j'ai assez bien de chance cette après-midi, et j'ai remarqué qu'une fois le bonheur s'en mêle, il ne vient jamais seul. On dit cela du malheur

et crois que le contraire est vrai aussi.

— Mais je crois que vous avez raison, car vous pourriez bien faire un bon marché, demain vendredi.

— Pourtant, par le temps qui court, les affaires du paysan ne sont pas brillantes !

— Oui mais ! Il y a du neuf. Un grand personnage est en ce moment à Audenarde.

— Tiens !

— Quelqu'un que vous connaissez !

— Moi ! Et qui ça ?

— L'empereur ?

— Diable ! Etes vous sûr de cela, Messire !

— Absolument sûr !

— Sapristi, sapristi ! L'empereur Charles serait à Audenarde !

— Oui, il y arrive ce soir.

— Ce que vous me dites là ! Je voudrais bien voir cela !

— Plait-il ?

— Je dis que je voudrais bien le voir.

— Je croyais que vous l'aviez vu à Bruxelles, remarqua ironiquement l'empereur.

— Hm ! en effet, Messire, en effet ! Mais...

— De loin ?

— De très loin ! Il faut que vous sachiez, camarade, que, dans la capitale l'on ne voit pas l'empereur de très près.

— Et pourquoi ?

— Mais, parce qu'il est toujours entouré de courtisans et de gardes.

— Ah ! ces gens habillés tout en argent ?

— Juste, en argent.

— Alors, vous ne pourriez pas le reconnaître ?

— Le reconnaître ? Lui ! Oui... et non ! Je crois bien que non ; je n'ai pas vu son visage.

— La couronne, le sceptre et le globe vous interceptaient sans doute la vue ?

— Comme vous le dites.

— Et vous voudriez bien le voir ?

— Je le crois bien. Je voudrais pouvoir contempler son visage.

— En ce cas, il faudra m'accompagner.

— Vous accompagner ? Vous allez donc voir l'empereur ?

— Non, mais pourtant je vous le montrerai.

— Messire, c'est bien à vous, cela, car à Audenarde, continua le paysan, il se pourrait que l'empereur n'ait pas son manteau de pourpre. Il se met cela que dans sa capitale.

— Je vois que vous connaissez les habitudes de l'empereur, Baldric.

— Ça va, ça va ! Voyez-vous, le soir, au coin du feu, nous parlons toujours de lui. Je me ferais tuer pour lui.

— Voilà qui est bien !

— C'est mon devoir, Messire, mais je ne puis pourtant oublier le principal objet de mon voyage.

— Acheter un cheval. Je m'en charge !

— Vous, Messire ? Sauriez-vous où il s'en trouve ?

— Et des plus beaux !

— Ceux là ne sauraient me convenir, camarade. A moi, il me faut une vieille rosse.

— Un jeune cheval ne saurait-il vous être utile ?

— Mon ami, Dieu me garde de dire une pareille hérésie, mais ma bourse n'est pas assez bien garnie pour me permette cela, surtout en ces temps de guerre où l'on réquisitionne beaucoup de chevaux. Ils sont si chers en ce moment !

— Je sais où trouver de jeunes, beaux et forts chevaux, et je vous promets que vous n'en aurez jamais eu à meilleur compte.

— Est-ce vrai ?

— Je vous en donne ma parole.

Le paysan prit à deux mains le prince par les reins et le serra si bien qu'il sursauta.

— Je n'en crois rien, ricana Baldric, mais, n'importe ! Vous n'en restez pas moins le meilleur et le plus avenant jeune homme que j'aie jamais rencontré. N'est-ce pas que vous me donnez de la chance ?

Devisant de la sorte, les nouveaux amis atteignirent bientôt les portes d'Audenarde.

Quelques soldats qui s'y trouvaient levèrent la tête d'un air étonné et se frottèrent les yeux, craignant de dormir.

Mais convaincus pourtant que c'était l'empereur qui arrivait là, ils se mirent en rang et lui rendirent les honneurs.

— Des amis sans doute ? demanda Baldric.

— Oui, répondit l'empereur d'un signe de tête.

— Est-ce loin d'ici que nous verrons l'empereur ?

— Non, ce n'est plus bien loin. Je vous y conduirai.

Le paysan perdait peu à peu son assurance.

— Pas trop près, hein ! dit-il.

— Comment, pas trop près ?

— De l'empereur !

— Est-ce que vous le craignez ?

— Non... ce n'est pas cela, mais pourtant ! Ils se turent tous deux un instant, pendant que le cheval traversait les rues d'Audenarde, plongées déjà dans l'obscurité.

Ceci était un heureux hasard, car ces deux hommes sur un seul cheval n'auraient pas provoqué peu de curiosité, et surtout maintenant que l'empereur commençait à être connu, l'étonnement eut été porté à son comble.

Tout à coup, l'empereur arrêta son cheval.

Ils se trouvaient devant un palais magnifique, dont les fenêtres éclairées projetaient une vive lueur dans la rue.

— C'est ici, dit Charles-Quint.

— Qu'est-ce ici ? demanda le paysan ?

— Mais, c'est ici que l'empereur habite.

— Dieu de bon Dieu !

— Qu'avez-vous ?

— J'ai... peur ! balbutia le paysan, qui avait perdu complètement sa loquacité et son assurance.

Son visage, qui, à l'auberge, rivalisait avec l'âtre, était devenu presque aussi pâle qu'un linge.

— A terre, dit Charles-Quint.

— Oui... oui... murmura Baldric, d'une voix à peine perceptible, et il se laissa glisser à terre.

A son tour, l'empereur sauta de cheval.

Deux ou trois valets s'étaient déjà précipités pour mener le cheval à l'écurie.

— Venez ! dit l'empereur au paysan.

— Où ça ? demanda celui-ci, tout décontenancé.

— Mais, à l'intérieur !

Baldric lança un regard inquiet vers le magnifique palais.

— A l'intérieur, répéta-t-il ?

— Mais oui !

— Je n'oserais j'amaï.

— Mais vous voulez voir l'empereur, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Alors il faut me suivre.

Et le prince prit le paysan par le bras et l'entraîna dans le corridor magnifiquement éclairé.

Le paysan tremblait de tous ses membres.

— L'empereur viendra à l'instant dans cette salle, dit l'empereur.

— Oh mon Dieu ! balbutiait le paysan.

— Entrez ! dit Charles-Quint.

— Non, je n'ose pas, vous d'abord.

L'empereur voulut avancer, mais Baldric le saisit par la manche.

— Un mot ! dit-il.

— Eh bien !

— L'empereur est-il seul là ?

— Non !

— Qui est avec lui ?

— Mais il y aura là des princes, des ducs, des chevaliers et des courtisans de toutes sortes.

— Mon Dieu ! mais comment pourrais-je reconnaître l'empereur ?

— Facilement ! Tous les nobles se découvriront, l'empereur seul restera couvert.

Charles et le paysan entrèrent dans la magnifique salle d'apparat. D'immenses lustres, environnés de centaines de flammes, versaient une lumière éblouissante sur les groupes des nobles qui attendaient l'empereur.

Comme celui-ci entra avec le paysan, qui était ébloui par tant de luxe et d'éclat, toutes les têtes se découvrirent et les grands dignitaires se rangèrent en demi-cercle, tandis que les conversations cessèrent comme par enchantement.

— Eh bien ? demanda Charles en s'adressant à Baldric, muet de surprise. Où est l'empereur maintenant ?

Le paysan regarda de nouveau autour de lui, regarda des pieds à la tête le jeune homme qui l'avait introduit, porta la main à sa propre tête et murmura alors :

— C'est vous ou moi, car seuls nous restons couverts.

Charles-Quint rit de bon cœur en entendant cette réponse, et tous les courtisans firent de même.

Tout décontenancé, Baldric continua à regarder curieusement son compagnon de voyage.



— C'est vous ou moi, car seuls nous restons couverts. (page 184)

— Alors vous êtes réellement l'empereur ? balbutia-t-il.

— Mais je vous l'ai déjà dit à l'auberge.

— Empereur... empereur !...

— Ne le reconnaissez-vous plus depuis que vous l'avez vu se promener en manteau de pourpre ?

— Pardon, pardon, Majesté ! s'écria le paysan, qui tomba aux genoux de l'empereur.

— Relevez-vous ! Si grande que soit ma puissance, je ne puis vous pardonner vos nombreux mensonges. Ce sera l'affaire de votre confesseur. Au reste nous sommes les meilleurs amis du monde et chaque fois que vous viendrez à Bruxelles, il faudra venir me rendre visite dans mon palais aux fenêtres en diamant et venir caresser les lions et les dragons dans mon parc, sous les immenses arbres de palissandre et d'ébène.

L'entourage riait discrètement.

— Et maintenant, Baldric, un de mes domestiques vous conduira aux écuries. Gardez vos carolus d'or comme une poire pour la soif, cet hiver. Vous voyez que j'ai dit la vérité et que vous n'aurez jamais un cheval à meilleur compte.

Il fut impossible à Baldric de trouver assez de remerciements.

Il voulut s'agenouiller de nouveau devant l'empereur, mais un laquais l'entraîna aux écuries.

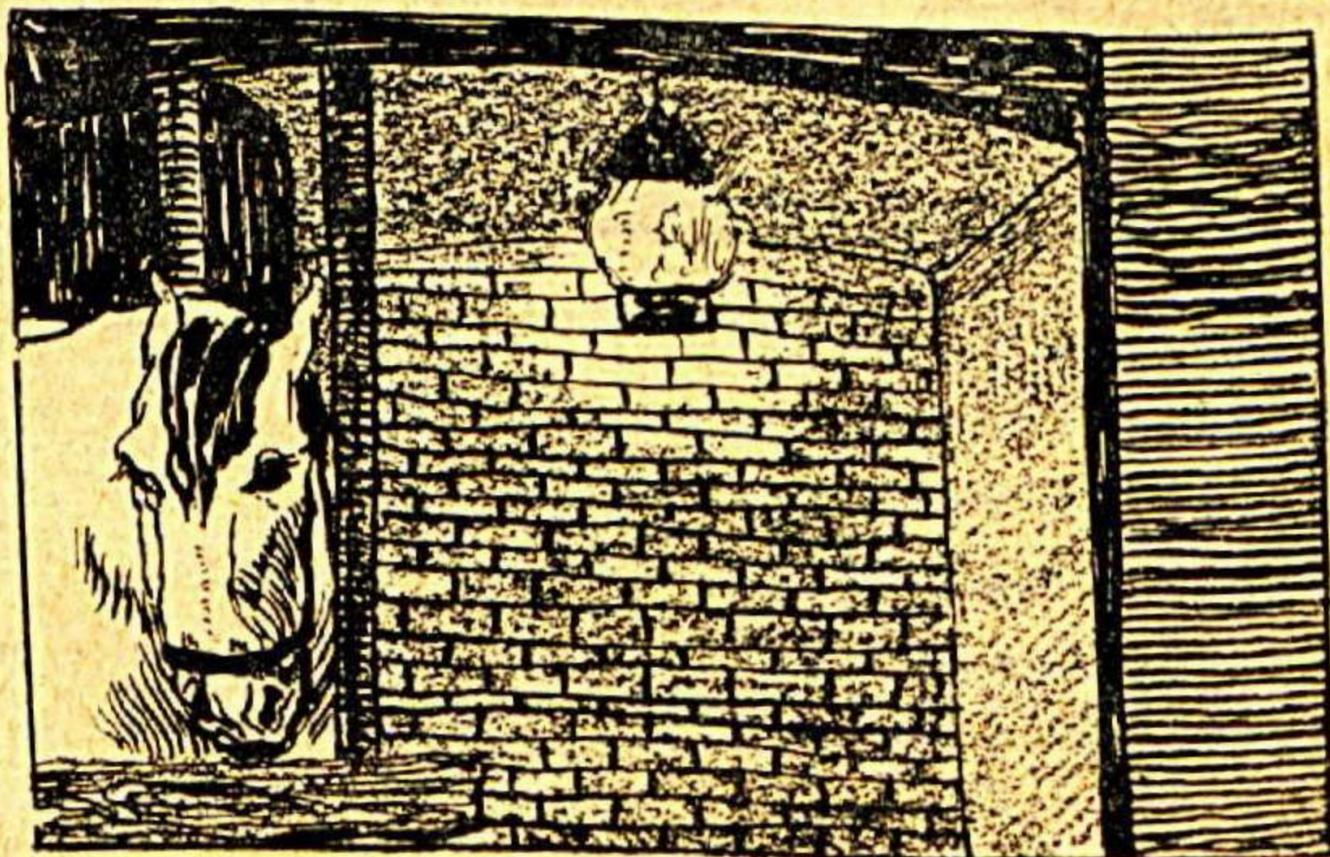
Une demi-heure après, le paysan rentrait chez lui.

Il était assis sur une magnifique jument, tandis que les carolus d'or, où il reconnaissait le portrait de son puissant et généreux compagnon de voyage, tintaient dans sa poche.

Était-ce rêve ou réalité ?

A certains moments il craignait de se réveiller, au coin de l'âtre de l'auberge.

Il ne crut donc à son bonheur que quand il eut conduit lui-même le cheval à l'écurie, et qu'il eut appelé sa femme, pour lui rendre les pièces d'or comme preuve de cette histoire invraisemblable.



Les Facéties de Charles-Quint

